

Jérôme Maucourant, « Westley Clair Mitchell, critique paradoxal de l'utilitarisme benthamien », *Economies et sociétés - Cahiers ISMEA*, t. 27, no 12, déc. 1993.

Résumé

Wesley Clair Mitchell, critique paradoxal de l'utilitarisme benthamien

Selon Mitchell, la théorie économique classique et néoclassique est encore immergée dans l'utilitarisme de Bentham. L'objet premier de cet article est de d'exposer la critique que Mitchell fait de Bentham et de montrer pourquoi Ricardo ou Pareto ne peuvent s'affranchir de l'utilitarisme. Mais, ensuite, une limite de la critique de Mitchell est mise en évidence. En dépit de son insistance sur les instincts et les institutions, Mitchell reste en effet prisonnier du paradigme de la raison utilitaire.

Abstract

Wesley Clair Mitchell as a paradoxal critic of benthamite utilitarianism

To Mitchell, classical and neoclassical economic theory was still embedded in Bentham's utilitarianism.

The first goal is to explain his criticism of Bentham's thought ; then, to set off reasons why Bentham and Ricardo could not set themselves free from utilitarianism.

The second purpose is to put forward a limit of Mitchell criticism. Notwithstanding his emphasis on instincts and institutions, actually Mitchell remains prisoner inside the paradigm of the utilitarian reason.

Wesley Clair Mitchell, critique paradoxal de l'utilitarisme benthamien

Mitchell, figure marquante de l'institutionnalisme américain¹, ne cessa jamais de soutenir la thèse selon laquelle les théories de Bentham auraient imprégné profondément les recherches orthodoxes contemporaines². Même si ceci avait pu sembler marginal eu égard à son prodigieux travail statistique, Mitchell revenait souvent sur cette critique radicale des postulats utilitaristes de l'économie classique. Il alla même jusqu'à affirmer³ :

¹W.C. Mitchell (1874-1947) est considéré habituellement comme l'un des membres fondateurs, avec T. Veblen et J. R. Commons, de cette école de pensée. Singulièrement avec *The theory of leisure class*, Veblen produit une critique remarquée de l'orthodoxie. Mitchell, sans doute le plus connu de ses disciples, a tenté de donner un contenu empirique à l'opposition faite par Veblen entre industrie et finance. Ceci est particulièrement notable avec la parution en 1913 de *Business Cycles*.

² Mitchell reproche un abandon purement verbal des schémas benthamiens chez I. Fisher (Cf. W.C. MITCHELL, "The rationality of economic activity", *Journal of Political economy* (18), 2, Feb. 1910, fn 27-p. 109 et p. 111). Notre hypothèse est que cette réduction, déjà légitime en son temps, garde de son actualité : on aurait une clef de la modernité profonde de Mitchell.

³W.C. MITCHELL, "Bentham Felicific calculus", in *The Backward Art of Spending Money*, New-York : Mc Graw Mill, p. 177 (notre traduction).

: "Parce que Bentham n'a pas de rival comme représentant des illusions qui hantent notre esprit (...) La seule façon de nous libérer de ces illusions consiste à les traîner à la lumière de la pleine conscience et leur opposer nos autres conceptions concernant le comportement".³

De surcroît, il n'hésita pas à qualifier sa démarche de *psychoanalytic*⁴, suivant ainsi le chemin tracé par Veblen⁵; celui n'était pas tant intéressé par la critique des raffinements du *felicitific calculus* que par ses conditions de possibilités. Il importe de souligner, toutefois, l'aspect positiviste de sa démarche : si le benthamisme lui semblait pure idéologie, la psychologie de Mc Dougall, son contemporain, lui apparaissait proprement scientifique⁶. Notre objet premier sera l'exposition de cette critique «institutionnaliste» de l'utilitarisme.

Cette démarche n'était pas légitimée. Faudrait-il, par exemple oublier que même le grand Edgeworth, si désireux de défendre la propriété privée et la doctrine de l'utilité marginale, usait, en substance, du singulier argument *ad hoc* suivant⁷ :

"(...) si quelques hommes sont de meilleures machines de plaisir que d'autre, alors, dans le but de maximiser le bonheur, plus de richesses -celles-ci étant le plus important des matériaux bruts du plaisir- devraient être données aux meilleures machines qu'aux plus pauvres"⁸.

La démarche commune à Veblen et Mitchell n'a plus actuellement le caractère dépassé qu'elle

⁴*Ibid.* p.178.(notre traduction).

⁵Dans un texte paru en 1936, Mitchell a essayé d'évaluer la portée de l'oeuvre de Veblen tout en faisant clairement ressortir la filiation évoquée. Cf. W.C. MITCHELL, "Thorstein Veblen", in *The Backward Art of Spending Money*, *op. cit.*, p 279, 293 et 294. (primitivement ce texte était une introduction de l'ouvrage *What Veblen taught*, W. C. MITCHELL ed.)

⁶Il ne s'agit pas, dès lors, pour lui comme pour Veblen, de tomber dans un pur conventionnalisme qui leur aurait été absolument étranger.

⁷*Ibid.* p.198.(notre traduction).

⁸Outre donc le caractère problématique de certaines thèses utilitaristes, il est une difficulté, peut-être plus majeure encore, tenant à ce *mécanicisme* radical dont est porteur l'utilitarisme. Le temps aidant, ce caractère primordial de la science économique a été occulté. Toutefois, l'éloge de la capacité heuristique de la métaphore mécanique chez I. Fisher fut remarquable (cf. I. FISHER, *Recherches mathématiques sur la théorie de la valeur et des prix*, Paris : Giard & Brière, 1917, singulièrement le chapitre II intitulée "Mécanisme", p. 31 et suivantes). Bien que l'utilité du calcul benthamien des plaisirs et des peines, comme fondement de l'économie scientifique, soit repoussée explicitement par Fisher (cf. *ibid.*, p. 6), il n'en reste pas moins que l'hypothèse anthropologique première reste bien utilitariste *stricto sensu* : l'homme est toujours supposé être cette "gouttelette de désir", toujours égale à elle-même, dont parlait Veblen. Enfin, on postule toujours la non-nécessité de médiations institutionnelles intériorisées par l'individu, ce qui autorise un traitement pour le moins problématique de cette difficile question des sciences sociales, la question de l'articulation des parties et du tout. Nous remercions Annie Cot d'avoir attiré notre attention sur l'importance de Fisher comme grand continuateur *de facto* de la tradition benthamienne.

semblait revêtir au moment de l'«instrumentalisme» triomphant⁹. En effet, a-t-on pu dire, l'essentiel ne serait pas une critique des postulats, jugée prétendument vaine, mais un examen de l'adéquation entre les faits et les prévisions. Toutefois, ne pourrait-on émettre l'hypothèse que certains corps théoriques les plus vivaces n'ont dû leur perennité qu'aux arguments *ad hoc* souvent contestés par ailleurs? Maintenant sommes nous à même de mieux comprendre l'avertissement de R. Thom qui affirme que "prédire n'est pas expliquer"¹⁰.

Sans doute est donc revenu le temps de la nécessaire *compréhension* des phénomènes dont la condition première est une réflexion de type anthropologique. Dès lors, il s'agit de réexaminer les hypothèses utilitaristes qui ont permis ce traitement si particulier de l'individualité humaine. Tel est un axe de la critique institutionnaliste du système de pensée dominant. Cette critique s'appuyait sur les progrès d'une psychologie qui semblait rendre désuet, le recours à une démarche utilitariste, même si la tentative institutionnaliste ne réside pas dans un changement radical de point de vue sur l'objet premier d'investigation de la science : l'homme comme entité individuelle¹¹.

Nous montrerons d'abord comment Mitchell tente de mettre en évidence le caractère peu rigoureux de l'utilitarisme de Bentham. L'analyse du travail de Ricardo lui permet de montrer la difficulté de sortir du cadre de pensée hérité de Bentham, cadre fondé sur une façon sommaire d'introspection qui, finalement, nie l'Histoire. Il semble, dès lors, que la volonté de faire de l'économie une science empirique nécessite une rupture radicale avec le benthamisme : l'alternative visant à transformer de l'économie en «science pure des choix», ultime aboutissement benthamien dû à Pareto, représente une impasse pour Mitchell.

Mais le statut de la critique de celui-ci est fort singulier. Nous verrons ensuite que la pensée institutionnaliste utilise une forme aussi radicale qu'inavouée d'utilitarisme. L'échec de l'institutionnalisme de Mitchell résulte alors d'une impossibilité de sortir de ce type d'économisme¹².

§1. La légitimité d'un regard critique sur l'utilitarisme benthamien et ses masques (Ricardo, Pareto)

En dépit des professions de foi non-utilitaristes affichées par certains, Mitchell veut montrer que l'utilitarisme guide en fait les discours. Mitchell définit alors les conceptions benthamiennes de la nature humaine : hédonistique, rationnelle et empreinte d'une passivité mécanique¹³. En cela il est fidèle à Veblen pour qui le caractère singulier de la conception hédoniste de la nature humaine pouvait s'illustrer

⁹Voir à ce propos la position de Milton Friedman qui devint vite de point de vue dominant (Cf. R. NADEAU, "Un nouveau discours de la méthode", *Cahier d'épistémologie*, 1991, Université du Québec à Montréal; et pour une critique de la position friedmanienne, M. LAGUEUX, "Friedman's «instrumentalism» and constructive empiricism in economics", *Cahier de philosophie du département de l'Université de Montréal*, no 8714. En effet, la question demeure de savoir si la méthode de Friedman correspond à l'instrumentalisme tel qu'il est conçu par les épistémologues de la physique.

¹⁰R. THOM, *Prédire n'est pas expliquer*, Eshel : Paris, 1991.

¹¹Cf. J. MAUCOURANT, "Wesley Clair Mitchell et le concept d'institution", Contribution au *Colloque Charles Gide*, Marseille, 20 septembre 1991.

¹²Sans doute le schéma purement darwinien hérité de Veblen, appliqué aux institutions humaines, constitue-t-il le noyau d'une dérive qui confortera l'orthodoxie.

¹³W.C. MITCHELL, *op. cit.*, p. 190-191.

comme suit¹⁴ :

"L'homme est cette sorte de calculateur éclairé des plaisirs et des peines, qui oscille comme une gouttelette de désir sous l'impulsion de stimuli qui l'orientent hors de son territoire, tout en la laissant intact".

Tout ceci s'oppose à l'énoncé fondamental de la "psychologie des instincts" contemporaine de Mitchell¹⁵, et à la thèse fondamentale de l'institutionnalisme selon laquelle la logique sociale ne peut être simplement analysée comme aggrégation des comportements consciemment intéressés des individus¹⁶.

Toutefois, l'opposition de ces psychologies n'est pas seulement opposition de présupposés antagoniques, mais tient aussi au caractère normatif et versatile du *felicific calculus*¹⁷. En effet, celui-ci montre, toute chose égale par ailleurs, qu'une distribution égalitaire des richesses accroît le plaisir social du fait de l'utilité décroissante que procure la possession de richesse¹⁸. Mais, précisent les utilitaristes, les choses ne sont plus égales par ailleurs car la redistribution inhibe la production de richesse¹⁹ ! Ainsi, Mitchell remarque²⁰ :

¹⁴T. VEBLEN, "Why is economics not an evolutionary science" (1898), in *The place of science in modern civilisation*, New-York, 1919, p. 73 cité par W.C. MITCHELL, "Thorstein Veblen", in *The Backward Art of Spending Money*, op. cit., p 293.

¹⁵Dans J. MAUCOURANT, op. cit, nous avons tenté de préciser la nature de ce projet et d'esquisser quelques limites qui nous semblent inhérentes à une telle tentative.

¹⁶Ainsi, d'un point de vue institutionnaliste, il faut plutôt appréhender les instances médiatrices des logiques sociales et individuelles, les institutions. Par exemple, Veblen a opposé l'«instinct artisan» aux "instincts prédateurs" pour construire une théorie des classes sociales fondée non sur les rapports sociaux mais sur des types d'attitudes. Le sens de l'analyse véblénienne est alors donné par une série de dichotomie : classe dominées/dominantes ; industrie/affaires ; curiosité désintéressée/amour propre ; pulsion créatrice/instincts prédateurs. Dans la mesure où les comportements actuels sont riches d'une sédimentation, celle-ci legs d'une histoire où les instincts primordiaux se mêlent aux conduites optimales acquises requises par un milieu changeant, on peut esquisser une théorie de l'évolution dont le moteur est constitué par ces types d'attitudes que sont les institutions (ce que montre clairement R. ARON dans son introduction à l'édition française de *Theory of leisure class*, Cf. R. ARON "Avez-vous lu Veblen" in T. VEBLEN, *Théorie de la classe de loisir*, Paris : Gallimard, 1978, p. XXV). R. Aron souligne par ailleurs que les "instincts" recensés par Veblen ressortent en réalité en autant d'entités que la psychologie dénomme sous le terme de "pulsions". On observe enfin que, quelque temps avant Freud, Veblen oppose *de facto* pulsion de vie à pulsion de mort (Cf. J. GAMBS, *Beyond Supply and Demand : A Reappraisal of Institutional Economics*, New-York : Columbia University Press. p. 34), pensant que l'opposition entre les pulsion créatrices et les pulsion destructrices peuvent rendre compte de la dynamique du capitalisme.

¹⁷W. C. MITCHELL, op. cit., p. 196.

¹⁸Bentham préfigure en cela l'idée de la décroissance de l'utilité marginale . Cf. note 20.

¹⁹Bentham savait bien qu'on pouvait objecter à son "calcul" la possible décroissance de l'utilité dès lors que des sommes importantes seraient en jeu. Toutefois, "pour ce qui concerne les proportions qui se présentent d'ordinaire" (Cf. J. BENTHAM, op. cit., p. 409), ce phénomène de l'utilité décroissante à la marge serait à négliger. Mitchell remarque qu'on voit là les limites de la pensée Bentham (W. C. MITCHELL, op. cit., p. 188).

²⁰*Ibid.*, p. 198.

"[...] les hypothèses qui semblent naturelles au théoricien de l'utilité sont celles qui le ramènent aux conclusions qu'il lui arrive de croire pour des raisons autres que scientifiques".

Mitchell fait de plus observer que le traitement benthamien de la monnaie illustre bien les limites des conceptions utilitaristes. Pour s'excuser d'introduire si rapidement la monnaie comme «dénominateur commun des peines et plaisirs», Bentham fait référence à la nécessité de tenir un discours moral ou politique que l'absence de référence à la monnaie interdirait. Mitchell cite un passage très évocateur de Bentham²¹ :

“Je demande ici une trêve à notre homme de sentiment pour le temps où, par nécessité, et seulement par nécessité, j'exhorte l'humanité à parler un langage mercenaire. Le Thermomètre est l'instrument qui sert à mesurer la chaleur du temps (...) L'argent est l'instrument qui sert de mesure à la quantité de peine ou de plaisirs. Ceux que ne satisfait pas l'exactitude de cet instrument devront en trouver quelque autre qui soit plus exact, ou dire adieu à la morale et la politique”.

Les fondements même de l'édifice orthodoxes seraient-ils problématiques? Au lieu de cette absence d'examen de la question monétaire, ne faudrait-il pas plutôt, comme Mitchell tentera de le faire, de partir des conditions concrètes d'émergence et de fonctionnement de l'institution monétaire? De plus, ne faudrait-il pas voir dans ce traitement si défectueux de la monnaie que fit Bentham la nécessité de sortir rapidement de ce système d'anthropologie utilitariste?

En effet, au lieu de l'hypothèse, tout essentialiste, selon laquelle derrière la monnaie se cache la substance du diptyque peine/plaisir, Mitchell reprend Veblen qui voyait dans l'institution de la monnaie la condition de possibilité qui rendait peines et plaisirs commensurables²². Derrière la «nature des choses» postulée par Bentham, Veblen y voyait la contingence d'un long travail institutionnel seul capable de façonner les cadres mentaux. L'institution de la monnaie est pour Veblen -que Mitchell reprendra sur ce point avec quelques nuances- l'arbitraire d'un acte par lequel la classe oisive a imposé l'idée selon laquelle tout a prix monétaire²³.

On comprendra que cet aspect si particulier de l'histoire de l'humanité puisse entraîner, chez certains contemporains, des conceptions si réductrices qu'elles confinent à l'erreur. Précisément, les difficultés du *felicific calculus* résident tout entières dans ce divorce entre les complexités de la psychologie humaine et l'incroyable artifice de la simple dichotomie peine/plaisir. Aussi, l'économie politique, que certains dénommeront «institutionnaliste» n'est rien d'autre qu'un déplacement de la problématique traditionnelle du calcul rationnel vers la démarche visant comprendre les propensions et habitudes²⁴.

Certes, Mitchell observe bien que la tradition utilitariste n'est certes pas homogène : la position de Ricardo n'est pas une simple continuation de l'utilitarisme benthamien, mais il révèle bien les difficultés à s'émanciper d'une telle façon de penser. Si, pour Mitchell, Ricardo est quelque peu moderne, c'est en vertu de trois raisons :

1. il attribue des *psychologies différenciées aux classes sociales*. L'imprévoyance des pauvres contraste avec la rationalité des riches.

2. *le rôle des coutumes est essentiel*, même chez les capitalistes. Bien que l'efficacité économique soit une incitation à l'émigration, comme c'est parfois le cas lors de certaines situations sociales ou fiscales, la peur d'un environnement institutionnel modifié peut inhiber singulièrement les hommes d'affaires.

²¹J. BENTHAM cité par W. C. MITCHELL, *op. cit.*, p. 187. Nous avons reproduit la traduction par E. Halévy (cf. E. HALEVY, *La formation du radicalisme philosophique- La jeunesse de Bentham* (I), Paris : F. Alcan, 1901, p. 399), du célèbre fragment de manuscrit où Bentham esquisse son *felicific calculus*.

²²W.C. MITCHELL, " Thorstein Veblen", in *The Backward Art of Spending Money*, *op. cit.*, p. 304 et suivantes.

²³Tel semble le message, pour Mitchell, de la *Theory of leisure class*.(cf. *ibid.* p. 305).

²⁴W.C. MITCHELL, " Thorstein Veblen", *op. cit.*, p. 294

3. *La valeur de la monnaie n'est pas une constante*

4. *Sa théorie de la valeur ne découle pas de sentiments individuels* dont on voit mal comment ils s'agrègeraient, mais de sacrifices objectivement imposés par la production des choses. Sauf à être, *ex ante*, intégrés dans des coûts monétaires qui mesurent cette pénibilité objective, les sensations n'ont pas à être intégrées²⁵.

Mais avec Ricardo, nous restons dans l'utilitarisme car les critères de bien-être restent benthamiens, et l'idée de l'éternité du système social persiste, ce qui renvoie à une vision non historique du processus de rationalisation. En définitive, c'est cette vision historique qui, pour Mitchell, fait que l'on s'émancipe d'une éternité de la nature humaine postulée par l'hédonisme. La critique de Pareto illustrera bien cette critique de processus de rationalisation à travers la discussion de l'évaluation.

Celui-ci a cru sortir des vieilles conceptions hédonistiques en définissant l'économie politique comme «science des choix», à échelle de préférences donnée, pensant ainsi éviter le recourir à des entités quasi-«métaphysiques» comme l'utilité ou le plaisir²⁶. Parce que l'économie est «science des affaires» et non «science pure des choix»²⁷, Mitchell remarque²⁸ :

"Peut-être la différence principale entre le point de vue des affaires et celui de la théorie pure est que l'homme d'affaires est moins indifférent envers les raisons de choix que le théoricien [...] Evincer la théorie de l'évaluation de l'économique, de ce fait, en réduit la signification".

Il précise cependant que l'entreprise parétienne est utile, mais il est clair que l'essentiel, à savoir une théorie du processus institutionnel d'évaluation des prix monétaires, est occulté. Mitchell n'a pas développé une intuition véblénienne qu'il reprend ici : il y a rationalité interne au processus institutionnel, certes, mais les finalités institutionnelles, les contradictions inter-institutionnelles, doivent être saisies dans une dynamique qui échappe à la logique des choix rationnels.

§2. Une limite de la critique mitchellienne de Bentham

Toutefois, le projet d'une économie moderne comme «science du comportement humain», tant souhaitée par Mitchell, restera englué dans un rationalisme typique du début du XX^e siècle. Vers la fin de sa vie, il soutient même que l'avancée irrésistible de la rationalité dans la vie sociale légitime la recherche de type marginaliste²⁹ :

"L'économie monétaire rend plausible l'explication du comportement économique comme une recherche calculée de son propre intérêt".

Autrement dit, même si la théorie traditionnelle fait l'impasse sur l'histoire, sa justesse tient au fait qu'elle incorpore le moteur essentiel du mouvement historique, la rationalisation, entendue comme conséquence de la prégnance croissante de l'institution monétaire sur les cadres mentaux des individus.

Certes, une science *réaliste* du comportement humain doit mettre en exergue tout ce qui s'oppose à

²⁵W.C. MITCHELL, "Postulates and preconceptions of Ricardian Economics", in *The Backward Art of Spending Money, op. cit.*, p. 212 et p. 222.

²⁶ W.C. MITCHELL, "the role of money in economic theory", in *The Backward Art of Spending Money, op. cit.*, p. 161.

²⁷Il y a là une redéfinition de la science économique à laquelle s'oppose totalement l'orthodoxie. Mises mettait d'ailleurs en garde contre l'utilisation, en économie, des théories de Mc Dougall, un «psychologue des instincts». Il est troublant de constater que Mitchell et Mises citent, en s'opposant implicitement, le même passage où Mc Dougall critique les économistes pour leurs présupposés psychologiques dépassés. Cf. W.C. MITCHELL, "The rationality of economic activity", *op. cit.* et L. MISES, *L'action humaine-Traité d'économie*, Paris : P.U.F, p. 15 et suivantes.

²⁸ W.C. MITCHELL, "the role of money in economic theory", *op. cit.*, p. 163.

²⁹W.C. MITCHELL, "The role of money in economic history", *Journal of Economic History (IV) sup.*, Dec. 1944, p. 65.

ce processus sans nier la primauté de celui-ci. Précisément, le poids du facteur instinctif dans la nature humaine, le rôle des comportements façonnés par la coutume, sont des freins à l'avancée de la rationalité. Quand Mitchell insiste sur l'irrationnalité de l'homme qu'infirmait l'utilitarisme, c'est fondamentalement pour le déplorer et fournir au politique les moyens de la rationalisation.

Ainsi, dans un texte au style curieux, Mitchell, dès 1912, dénonce l'«*art arriéré de la dépense d'argent*»³⁰, qui caractérisait le comportement des ménages américains. A.G. Gruchy n'a retenu de ce texte qu'une vigoureuse critique des comportements routiniers et moutonniers du consommateur³¹, ceux-ci étant mesurés à l'aune de la dynamique des entreprises capitalistes. Un consumérisme avant la lettre. Cependant, les arguments mobilisés peuvent paraître inquiétants à celui qui doute de toute entreprise, même parée du voile de la scientificité, cherchant à rationaliser les psychismes.

Dans le domaine de la consommation, remarque Mitchell, une division «rationnelle» du travail n'est pas possible à cause de la taille restreinte des unités concernées. Il recense quelques biais déterminants que nous reproduisons dans leur ordre de présentation;

1. Le choix du conjoint serait moins rationnel qu'aux temps coloniaux. En effet, du fait de la rudesse des temps d'alors, les conditions plus hostiles requéraient une sélection d'humains plus efficaces³².

2. Malheureusement, les femmes les plus efficaces ne peuvent régenter les autres afin de les spécialiser.

3. Enfin, le dollar est un dénominateur commun permettant aux entreprises capitalistes de spécialiser leurs activités de façon optimale. Comment peut-on, sans ce dénominateur commun, obtenir un rendement marginal égal entre un temps passé à observer la poussée dentaire de l'enfant, un présent pour le mari et deux jours au sanatorium pour elle-même?³³ De surcroît, l'esprit empirique des femmes, ainsi que le désir de distinction³⁴ n'aident pas à cette rationalisation souhaitée.

Ce rationalisme implicite fut souligné par des contemporains de Mitchell. On pu faire observer, contre Mitchell, que le contrôle du processus économique suppose une rationalité de ce processus légitimant la vision de l'équilibre. En effet, Mitchell n'a jamais désavoué que le principe du moindre coût était le principe économique; pour cela, la rationalisation apparaît comme le moyen souhaitable de faire coïncider la norme théorique avec le réel³⁵.

Une dernière facette de ce rationalisme est peut-être cette vertu excessive attribuée aux mécanismes de planification³⁶. Pour Mitchell, la coordination et la réglementation permettraient de réduire l'incertitude, d'éviter que les reprises soient entravées, certains segments de l'économie étant en position

³⁰ W.C. MITCHELL, "The backward art of spending money" in *The Backward of spending money*, *op. cit.*

³¹ A.G. GRUCHY, *Modern Economic thought-the american contribution*, New-York : Augustus Kelley, 1967, p. 187.

³² W.C. MITCHELL, *op. cit.*, p. 8.

³³ *Ibid.*, p. 13.

³⁴ Mitchell n'oublie pas ici de citer Veblen. Cf. *ibid.*, p. 15.

³⁵ A.B. WOLFE, "Thoughts on perusal of Wesley, Mitchell's collected essays", *Journal of Political Economy* (47), 1, Feb. 1939, p. 24. Plus généralement, contre Mitchell, l'auteur défend les vertus euristiques de la théorie de l'équilibre. En fait, n'a-t-on pas affaire à un dialogue de sourds ? Quant au syncrétisme manifeste de Mitchell le poussant à intégrer la théorie de l'équilibre général, voir W.C. Mitchell, "Economics 1904 - 29", *The backward art.*, *op. cit.*, p. 413.

³⁶ W.C. MITCHELL, "the social sciences and National Planning", pp. 83-102, in *the backward...*, *op. cit.*

de dominer excessivement d'autres³⁷. Ainsi, il se prononce pour une sorte de «planification indicative» mieux adaptée à l'esprit américain³⁸; on peut même penser que d'autres formes de planifications, plus contraignantes, auraient, dans les années 1930 rencontré son assentiment. Abordant la question des communismes russes et des fascismes italiens, cet institutionnaliste fasciné par l'entreprise libérale de type capitaliste, n'hésite pas à qualifier de "grandiose"³⁹ ces expériences sociales marquées du sceau du totalitarisme⁴⁰.

Nous espérons avoir montré que certaine forme de rationalisme conduisait la démarche institutionnaliste à une aporie : la critique de l'utilitarisme des économistes se justifie, au fond, par une forme encore plus absolue d'utilitarisme. De plus, Mitchell désirait faire oeuvre de science pour agir⁴¹ : or c'est précisément ainsi, en vertu d'une finalité somme toute utilitaire, que l'activité scientifique perd souvent et son sens et sa pertinence.

Mais cette crise de la raison utilitaire⁴², bien illustrée par Mitchell, est aussi évidente en 1930 qu'aujourd'hui. Le déclin récurrent de la pertinence théorique de la science économique *stricto sensu*⁴³ ne doit-il pas être mis au regard de son fondement, l'idée d'une économie parfaitement «close» sur elle-même⁴⁴? Il n'est pas surprenant dès lors de constater la volonté de constituer une "science du comportement humain", peu éloignée des tentations "socio-économiques" plus actuelle : Mitchell reste notre contemporain. Demeure alors une question : comment s'affranchir positivement d'un cadre de pensée utilitariste⁴⁵?

OUVRAGES CITES

³⁷ Ce thème était visible dans *Business Cycles*.

³⁸ Cf. W.C. MITCHELL, "the social sciences and national planning", pp. 83-102, in *the backward...*, *op. cit.*.

³⁹ *Ibid.*, p. 99.

⁴⁰ Nous ne voulons pas dire ici que Mitchell se réclamait, à quelque degré que ce fût du totalitarisme. S'il ne s'inscrivit dans cette mouvance, c'est que, très souvent, l'utilitarisme anglo-saxon se caractérise par une sorte de "suspension de la logique", selon la belle expression de l'épistémologue de Mickaël Polanyi. Cf. M. POLANYI, *La logique de la liberté*, Paris : P.U.F, 1991.

⁴¹ Cf. W.C. MITCHELL, "The prospects of economics", in *the backward... op. cit.*, p. 372-374, où cette position est réaffirmée avec force, Au contraire, l'anti-utilitarisme des finalités de la science peut constituer sa sauvegarde. Cf. M. POLANYI, *La logique de la liberté*, Paris : P.U.F., pp. 101 et suivantes.

⁴² Cf. M. SAHLINS., *Au Coeur des Sociétés - Raison utilitaire et raison culturelle* - Paris : Gallimard, 1980, 303 p.

⁴³ Ce que Mitchell remarquait déjà à propos des théories contemporaines de l'intérêt (cf. W.C. MITCHELL, "Economics 1904-1929", in *the Backward Art*, *op. cit.*, p. 405.

⁴⁴ A. CAILLE., *Splendeurs et Misères des sciences sociales*, Paris : Librairie Droz, Genève, 1986, 411 p.

⁴⁵ Cf. conclusion de C. GAUTIER, *Genèse de la société civile libérale (Mandeville, Fergusson, Smith)*, Thèse, Paris I : Sorbonne, 1990, que nous tenons à remercier ici, avec J. M. Servet, pour toutes leurs remarques stimulantes.

ARON A. "Avez-vous lu Veblen" in T. VEBLEN, *Théorie de la classe de loisir*, Paris : Gallimard, 1978.

BENTHAM J., "Le calcul des plaisirs et des peines", fragment de manuscrit traduit par E. HALEVY dans *La formation du radicalisme philosophique- La jeunesse de Bentham (I)*, Paris : F. Alcan, 1901, p.399.

CAILLE A., *Splendeurs et Misères des sciences sociales*, Paris : Librairie Droz, Genève, 1986, 411 p.

GAMBS J., *Beyond Supply and Demand : A Reappraisal of Institutional Economics*, New-York : Columbia University Press.

GAUTIER C., *Genèse de la société civile libérale (Mandeville, Fergusson, Smith)*, Thèse, Paris I : Sorbonne, 1990,

GRUCHY A.G., *Modern Economic Thought : the american contribution*, New-York : Augustus Kelley, 1967.

LAGUEUX M., "Friedman "instrumentalism" and constructive empiricism in economics", *Cahier du département de philosophie de l'Université de Montréal*, no. 8714.

MAUCOURANT J.,

"Wesley Clair Mitchell et le concept d'institution", Contribution au *Colloque Charles Gide*, Marseille, 20 septembre 1991

"La controverse autour de *Purchasing Power of Money* de I. Fisher : un moment clé de consitution de l'institutionnalisme américain", *Cahier Monnaie et Financement* (20), Septembre 1991, pp. 138-144.

MISES L., *L'action humaine-Traité d'économie*, Paris : P.U.F, 1985, 794 p.

MITCHELL W. C.,

"The rationality of economic activity", *Journal of Political Economy* (18), 1910, pp. 97-113 et 196-217.

"Human behavior and economics", *Quarterly Journal Economics* (29), nov., 1914, p.46.

"The role of money in the economic theory", *American Economic Review sup.*, March, 1916, pp. 140-161.

"The role of money in economic history", *Journal of Economic History sup. IV*, Déc. 1944, pp. 61-67.

Business Cycles , Thèse, University of California Press, 1913.

The backward Art of Spending Money and others essays, New York and London : Mc Graw Hill, 1937, 415 p.

NADEAU R. , "Un nouveau discours de la méthode", *Cahier d'épistémologie*, 1991, Université du Québec à Montréal

POLANYI M., *La logique de la liberté*, Paris : P.U.F.

SAHLINS.M., *Au Coeur des Sociétés - Raison utilitaire et raison culturelle* - Paris : Gallimard, 1980, 303 p.

R. THOM, *Prédire n'est pas expliquer*, Paris : Eshel, 1991, 173 p.

A.B. WOLFE, "Thoughts on perusal of Wesley, Mitchell's collected essays", *Journal of Political Economy* (47), 1, Feb. 1939.

